

Jean-Marie Pérouse de Montclos

PIERRE LESCOT
(1515-1578)

Architecte du Roi & de la Pléiade

Éditions Picard

En 1re de couverture : Plafond de la chambre du roi au Louvre.

Cliché Marc-Antoine Mouterde.

En 4e de couverture : Fleury, anti-cour.

Cliché Marc-Antoine Pérouse de Monclos.



Maquette : www.retchka.fr

ISBN : 978-2-7084-1025-1

© 2018 Éditions A. et J. Picard
18 rue Séguier - 75006 Paris

commercial@editions-picard.com

Tous droits réservés

PIERRE LESCOT (1515-1578)

Architecte du Roi & de la Pléiade

Jean-Marie Pérouse de Montclos

Photographies de Marc-Antoine Mouterde

Éditions Picard

Sommaire

PRÉFACE 7

AVANT-PROPOS 9

PREMIÈRE PARTIE
LA VIE ET LA CARRIÈRE DE PIERRE LESCOT 13

L'hôtel Lescot dans l'île de la Cité 21
L'hôtel Lescot rue Saint-Honoré 22
Le domaine de Clagny 23
La maison canoniale de la cathédrale de Paris 24
L'hôtel de Clagny au faubourg Saint-Jacques 25

DEUXIÈME PARTIE
L'ŒUVRE DE PIERRE LESCOT 27

L'hôtel de la rue de la Monnaie de Léon Lescot et son château de Lissy 28
Le cloître des Célestins 29
Le jubé de Saint-Germain l'Auxerrois 34
L'hôtel des Ligneris 42
L'hôtel parisien du maréchal d'Albon de Saint-André et son château de Vallery 61
Le château de Fleury 79
La fontaine des Saints-Innocents 92
Le château du Louvre 100

Attributions incertaines 149
Ouvrages divers pour François Ier *149*
Peinture à la galerie François Ier de Fontainebleau *149*
Traité d'architecture *150*
Rapport sur le pont Neuf *150*
La collégiale Saint-Nicolas-du-Louvre *150*
Le château des Marets *151*
Travaux au Petit-Pont (1552) *151*
L'hôtel Mortier (de Soizy) *152*
Le château de Bourron *152*
Autres châteaux bellifontains *153*
Chapelle de l'église d'Arzens (Aude) *154*
Attributions rejetées 154
L'Arc de Nazareth *154*
La porte Saint-Antoine *155*
Le château d'Ancy-le-Franc. *155*

TROISIÈME PARTIE
LA RENOMMÉE DE PIERRE LESCOT 157

L'architecture de la Pléiade 157
La part du roi 161
La leçon de l'Italie 168
Le métier de l'architecte 171
Le génie de Lescot 174
La descendance de Lescot 176

ANNEXE 187

BIBLIOGRAPHIE 201

INDEX 205

Préface

Chanté par Ronsart et Du Bellay comme un artiste exceptionnel, l'auteur de la célèbre façade du Louvre d'Henri II, aura pourtant attendu longtemps son biographe. Certes, Pierre Lescot avait connu au XIXe siècle la gloire fanée des notices érudites et les volutes enivrantes de l'histoire nationaliste, qui ne mènent nulle part ; une rue du centre de la capitale porte même son nom – rare hommage pour un artiste de l'ancienne France. Et puis ? Plus rien, sinon peut-être une admiration silencieuse, une révérence obligée. Avec cet ouvrage de Jean-Marie Pérouse de Montclos, qui vient couronner une vie consacrée à la « deffense et illustration de la langue *architecturale* française », la statue de Lescot rejoint enfin la galerie restaurée de l'architecture du beau XVIe siècle, aux côtés de celles de Delorme, de Bullant et de Du Cerceau : cette tétralogie a donné au royaume capétien une nouvelle architecture *françoise* en rompant pour longtemps avec le génie médiéval.

La monographie, on le sait, n'a pas bonne presse dans le monde scientifique. À tort, car elle permet de pénétrer l'esprit d'une époque aussi sûrement que l'étude des structures sociales et des pesanteurs économiques. Certes, le pari était ici délicat, Lescot ne se laissant pas facilement approcher, sous le masque de sa réputation immense : peintre sans tableau, architecte sans dessin, il laisse un œuvre bâti numériquement bas, fragile corpus qu'écrase le Louvre, l'œuvre d'une vie dont les dimensions sont en fait celles de la France. L'homme semble impénétrable et, faute de sources, ni sa formation, ni son voyage en Italie, presque certain, ne sont appréhendables. Point crucial, pourtant, dans la mesure où il n'est pas un homme du métier, mais un amateur éclairé issu d'un milieu aisé. Érudit raffiné, ce protégé du roi est plutôt un courtisan – au noble sens du terme. Cet Alberti sans traité tient ainsi la balance entre un Delorme, habile maçon issu du chantier, et un Du Cerceau, merveilleux dessinateur et graveur qui ne bâtit pas.

On le déplore avec raison depuis le règne de Louis XIV : les Français ont trop tardé à raconter la vie de leurs grands hommes… Pour le moderne biographe, qui enrage d'arriver

si tard, il faudra donc combiner l'aridité des sources manuscrites à la finesse de l'analyse, à laquelle un peu d'intuition ne nuira pas, comme chez un bon policier. Un tel travail repose sur une méthode au vrai classique : revenir aux sources, les relire avec des yeux neufs sans rien considérer comme définitivement acquis, pointer enfin les contradictions des auteurs anciens pour dégager la « substantifique moelle » d'un homme ayant vécu il y a cinq siècles, et qui nous est toujours plus étranger qu'on le croit. L'auteur n'a pas cédé à la tentation usuelle de gonfler l'œuvre de son héros d'attributions aussi flatteuses qu'inutiles, car sans fondement scientifique. Il s'est au contraire attaché à se concentrer sur les œuvres attestées, dont certaines même ne vont pas sans question, et à les revoir à la lumière de sa vaste érudition. Il faut saluer ici le travail parallèle du photographe, dont le rôle n'est pas d'illustrer, mais bien de donner à voir, parfois pour la première fois, des édifices admirables et des détails sublimes. Car l'art de Lescot est tout en contraste, entre simplicité et raffinement (le Louvre), entre monochromie et couleur (Vallery), entre grandeur et rusticité (Fleury). Génial créateur de formes et de motifs, dont le comble brisé et l'ovale enguirlandé témoignent pour longtemps, Lescot est ainsi à la source de deux grandes traditions de l'art de bâtir, l'une savante, appuyée sur les ordres, l'autre rustique, dont la saveur est toute française. Mais il ne faut pas s'y tromper : ce maître des ordres, l'homme de l'admirable jubé de Saint-Germain-l'Auxerrois, est tout sauf un esprit classique, comme le montrent ses variations sur les modèles canoniques et son dorique feuillagé de la salle de bal du Louvre. Lescot ne serait-il pas, parfois, un poète plus délicat encore que ses amis de la Pléiade ? Une poésie *lithérale* en quelque sorte.

Jean-Marie Pérouse de Montclos, dont la carrière s'est ouverte par une monographie d'Étienne-Louis Boullée, en 1969, reprend ici la chaîne des Temps modernes à son autre extrémité. À une époque d'hyperspécialisation, il oppose son aisance à se déplacer dans la grande famille des architectes français par-delà les siècles et les modes, tout en restant cohérent avec sa leçon : c'est la place de l'artiste dans le mouvement de construction d'une identité architecturale française qui intéresse au plus haut point l'auteur. Janus-Lescot est évidemment un homme de la Renaissance, avec ses limites, mais encore un maître de la manière française, avec ses tics de langage, naguère appelés « régnicoles » par le même Pérouse. Voilà bien les deux corps de l'architecte mis à nu. Il n'est pas jusqu'à l'aventure du grand Louvre des Valois, où la monographie d'édifice recroise celle du maître d'œuvre, qui ne constitue pour l'auteur un objet de réflexion plus large. Ce chantier vient rappeler, autre leçon désormais familière, que dans l'ancienne France, architecture et pouvoir royal ont toujours fait bon ménage.

En saura-t-on plus sur Lescot en refermant les pages qui suivent ? Empruntant à Jean-Marie Pérouse de Montclos son goût du paradoxe, on pourrait répondre que rien n'est moins sûr, le mystère Lescot ne se dévoilant pas aisément. Seule certitude, délicieuse au chercheur : ce travail nécessaire et qui manquait si cruellement ouvre la voie. *Et super hanc petram…*

Alexandre Gady

Avant-propos

En 2015, 500e anniversaire de la naissance de Pierre Lescot, le service des commémorations nationales nous a demandé d'écrire pour le recueil de l'année la notice consacrée à cet artiste. Nous avons pris conscience alors de l'étonnant abandon dans lequel était tenue sa renommée. Pourtant, dès le XVIIIe siècle, on avait tenté d'écrire une vie de Lescot. Dans le tome IV de son *Architecture françoise* (1756) consacré au Louvre, J. F. Blondel indiquait : « Nous avons promis dans le volume précédent de parler de Lescot. Nous espérions alors apprendre quelque chose d'intéressant touchant ce célèbre architecte, mais quelque recherche que nous ayons pu faire à cet égard nous nous trouvons réduit à savoir seulement qu'il fut surnommé l'abbé de Clagny ». C'était peu et c'était faux ! Lescot était seigneur de Clagny, pas abbé de Clagny. La vérité est peu à peu sortie des archives, où Adolphe Berty est allé, le premier, la chercher. Il a publié les principales données biographiques dans la *Gazette des Beaux-Arts* en 1860 sous le titre « Pierre Lescot et sa famille ». Un amateur du nom de Pierre Lescot (*sic*) a édité un ouvrage en 2012 intitulé *Pierre Lescot 1515-1578*[1], livre qui contient tellement d'approximations, voire d'erreurs, qu'il n'a fait que renforcer la nécessité d'un catalogue critique.

Le rapprochement de Lescot avec Philibert De l'Orme rend encore plus surprenante cette carence. Ces deux architectes, qui se sont partagé les chantiers royaux pendant le règne d'Henri II, étaient parfaitement contemporains. De l'Orme est né en 1514[2] et mort en 1570 ; Lescot est né en 1515 et mort en 1578. Or De l'Orme a fait l'objet de deux solides monographies, celle d'Henri Clouzot (1910) et celle d'Anthony Blunt (1958). Nous lui avons nous-même consacré une étude (2000) en laquelle nous avons systématiquement soumis à la critique toutes les œuvres qui lui ont été, plus ou moins légitimement, attribuées. La

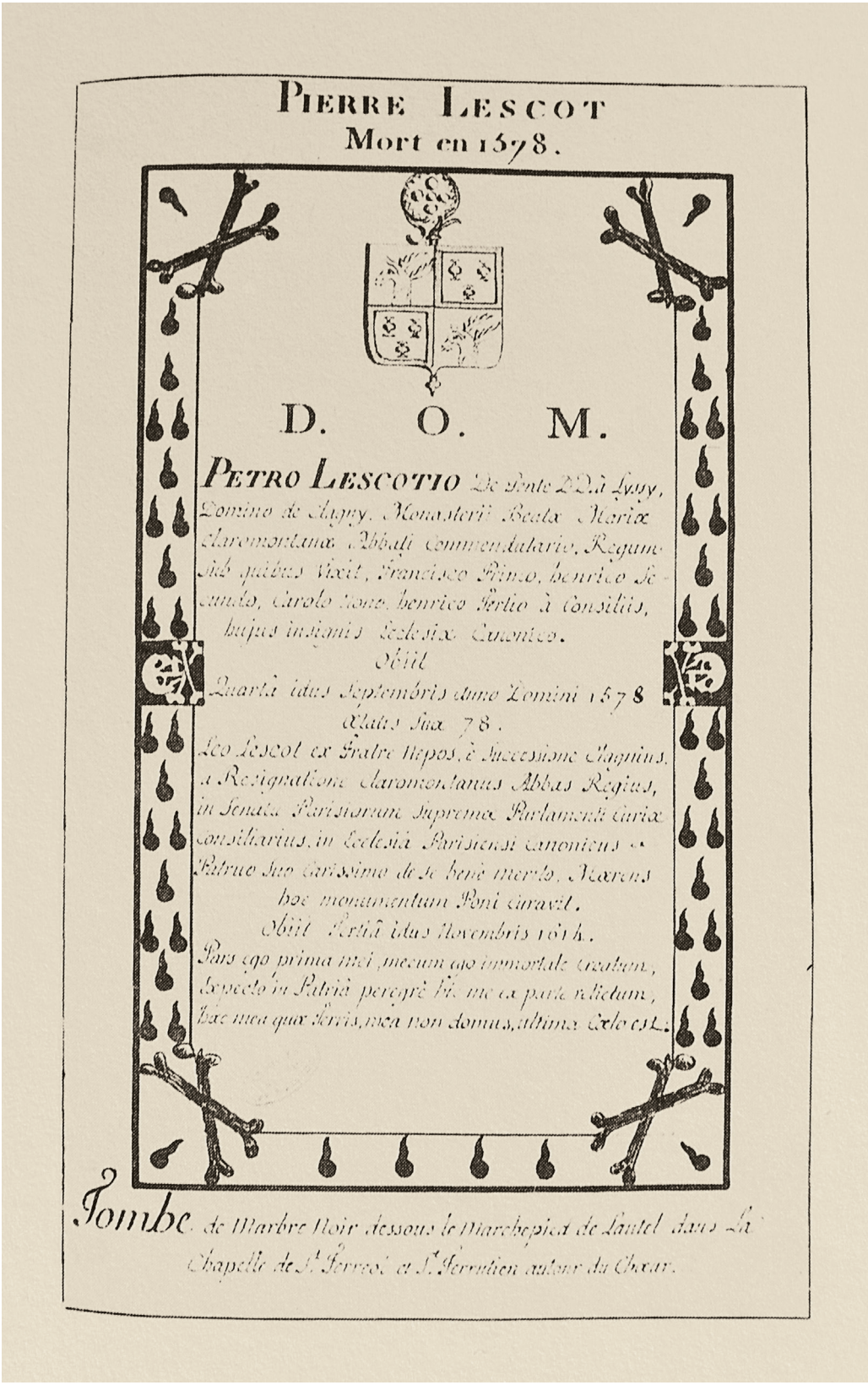
1 *Lescot 2012,* Aix-en-Provence, éditions Persée.

2 J.-M. Pérouse de Montclos, « Horoscope de Philibert De l'Orme », *Revue de l'art,* 72, 1986, p. 16-18.

profusion de ces attributions est exceptionnelle ; on ne la retrouve pas avec Lescot. Une explication vient à l'esprit : De l'Orme a laissé de lui-même un portrait et a édité un traité, l'un portant l'autre et s'inscrivant l'un et l'autre au premier plan de la théorie française. À notre connaissance, il n'existe pas de portrait de Lescot et si celui-ci a peut-être rédigé un traité, celui-ci n'a pas été édité et son manuscrit en serait perdu. Mais la principale différence est autre : De l'Orme était un maître maçon instruit qui gagnait sa vie en construisant avec une étonnante fécondité ; pour Lescot, l'architecture n'était, semble-t-il, qu'un divertissement d'amateur bien né et doué pour le dessin. Et pourtant ces deux artistes doivent être placés au même rang parmi les créateurs de la manière qui paraîtra en France dans les années 1540, avec leurs premières œuvres, et se développera jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Le catalogue de Lescot, qui n'a pas l'ampleur et la diversité de celui de De l'Orme, contient le Louvre, un manifeste royal dont le rayonnement a été exceptionnel.

Le parallèle de Lescot et de De l'Orme s'achève en convergence lorsque les deux artistes, rétribués pour leur activité auprès du roi par la collation de bénéfices ecclésiastiques, accèdent tardivement à la prêtrise avec le titre d'aumônier ordinaire du roi et de chanoine de la cathédrale de Paris. Ils voisinent alors, chacun ayant sa maison dans le cloître, où ils meurent au milieu de leurs dessins. L'un et l'autre sont enterrés dans le sol de la cathédrale : Philibert à même la terre, par humilité ; Pierre, sous une dalle épitaphe. Si bien qu'il nous a fallu aller chercher la date de la naissance du premier dans son horoscope, codé dans son traité ; celle du second, seulement dans l'épitaphier de Notre-Dame où a été reproduite l'épitaphe de marbre, aujourd'hui perdue (fig. 1). Dans la transcription de celle-ci la plus sûre[3], on lit que Pierre Lescot est mort en 1578 à l'âge de 63 ans, ce qui le fait bien naître en 1515.

3 *Histoire générale de Paris. Épitaphier du vieux Paris*, t. X, Cathédrale Notre-Dame, éd. Hélène Verlet, 1995, n° 4543.



1. Relevé de la plaque tombale de Pierre Lescot, autrefois à la cathédrale de Paris, dans *Histoire générale de Paris. Épitaphier du vieux Paris*, t. X, Cathédrale Notre-Dame, éd. Hélène Verlet, 1995.

A PIERRE LESCOT, de la famille des seigneurs de Lissy, seigneur de Clagny, abbé commendataire du monastère de Sainte-Marie de Clermont, conseiller des rois François Ier, Henri II, Charles IX et Henri III, sous lesquels il vécut, chanoine de cette illustre Église de Paris.
Il mourut le 10 septembre 1578, âgé de soixante-trois ans (et non 78 comme indiqué sur le relevé).

PREMIÈRE PARTIE

La vie et la carrière de Pierre Lescot

La famille Lescot compte à chaque génération au moins un garçon prénommé Pierre. Aussi donnons-nous à l'architecte, pour faire sa généalogie, le numéro II. Celui-ci est né dans une famille de hauts magistrats. Sa mère Anne Dauvet est la petite-fille de Jean Dauvet, ambassadeur de Charles VII au concile de Bâle, premier président du parlement de Toulouse, puis premier président de celui de Paris (1465), mort en 1471. Anne a apporté à son mari Pierre I la seigneurie de Clagny et un hôtel dans l'île de la Cité. Elle meurt le 1er septembre 1523 ; elle est enterrée dans la chapelle Chevrier de la collégiale royale Saint-Germain-l'Auxerrois, à laquelle se rattache une bonne partie de l'histoire de la famille. Cette chapelle avait été fondée par Jacques Chevrier et sa femme Marie Lescot, tante de Pierre II. Veuf, Jacques Chevrier devient chanoine de la collégiale. Il meurt le 15 mai 1532 et est enterré à côté de sa femme.

Pierre I Lescot, le père, a porté le titre de sieur de Lissy, qui est dans la famille depuis que Marguerite d'Aunay a apporté cette seigneurie à Guillaume Lescot, son mari, l'arrière-grand-père de l'architecte, ainsi que le titre de sieur de Clagny, qu'il transmettra à Pierre II. Il est licencié en droit. Sur la recommandation de son beau-père Guillaume Dauvet, il a est nommé le 4 novembre 1504 procureur général du roi à la cour des Aides. En 1513, il est en outre élu conseiller de la Ville et le 16 août 1518, élu prévôt des Marchands. Il meurt en octobre 1533.

Outre Pierre II, les enfants de Pierre I et d'Anne sont Léon, l'aîné, qui meurt en 1545, laissant de nombreux enfants à la charge de ses frères ; Jean, seigneur de Lissy à la mort de Léon, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, mort sans descendance en 1550 dans une bataille contre les Turcs ; Guillaume, prêtre, curé de Lissy et chanoine de Sainte-Opportune, puis de Saint-Germain-l'Auxerrois par résignation de la prébende de l'oncle Jacques Chevrier ; Jehanne, qui épouse le premier président de la cour des Aides de Rouen ; Madeleine, religieuse au couvent parisien des Filles-Dieu (fig. 2).

Les enfants de Léon, neveux et nièces de Pierre II, ont été généreusement dotés par celui-ci. Pierre III, héritier de la seigneurie de Lissy, a reçu de son oncle la seigneurie de Clagny à son mariage avec Marie de Foissy en 1573[4] ; Marguerite, un domaine à Coubert-en-Brie à son mariage avec Claude d'Aussienville en 1558 (n. st.)[5] ; Madeleine, une maison à Clichy-la-Garenne et une rente à son mariage avec Georges de Romain en 1566[6] ; Claude, seigneur de Breulles, une maison à Rueil-en-Parisis et une rente à son mariage avec Françoise Le Scellier en 1576[7]. Léon, seigneur de Landrode, est le légataire universel et l'héritier spirituel de son oncle, qui lui cède ses bénéfices ecclésiastiques et l'hôtel de Clagny du faubourg Saint-Jacques. C'est Léon qui fait établir la tombe à Notre-Dame ; décédé en 1624, il s'y fait enterrer lui-même. Marie, dernière nièce de Pierre II, a sans doute été dotée par son oncle pour entrer aux Filles-Dieu de Chelles.

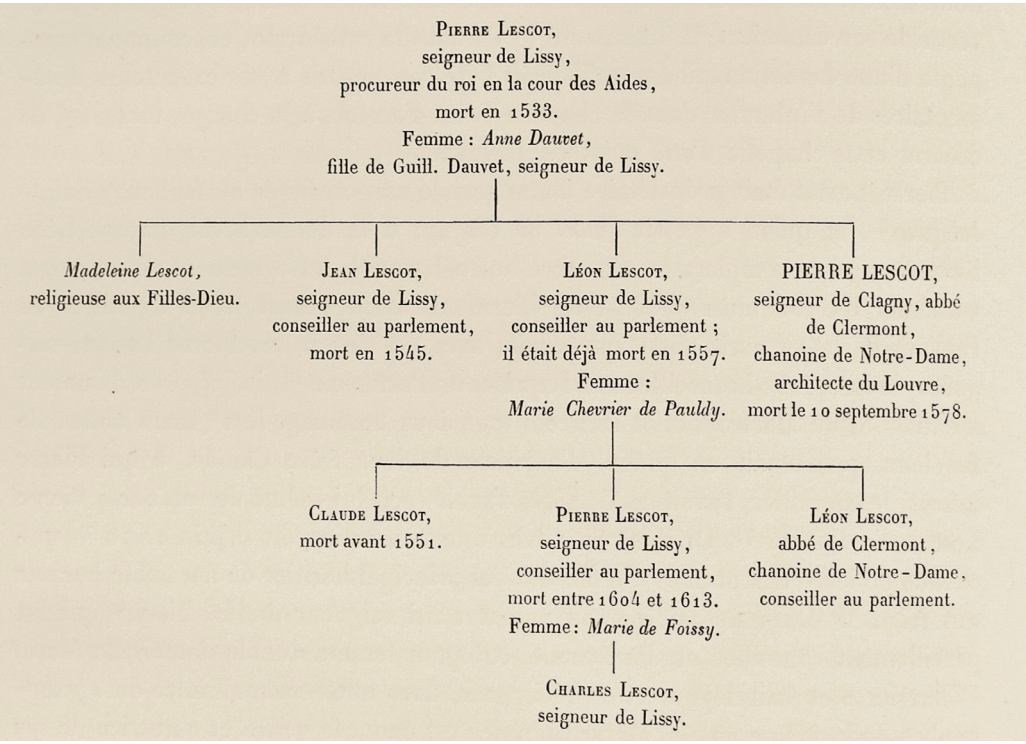
Il y avait des Lescot à Rouen et à Senlis. On ne sait s'ils appartenaient à la famille de Pierre II, mais ils avaient des métiers qui retiennent l'attention (imagier, maçon). En 1414, sur le conseil du maçon Lescot et à l'initiative du chanoine Lescot, il est entrepris des travaux à la cathédrale de Senlis.

Parmi les familles alliées qui ont compté dans la carrière de Pierre, il faut retenir les Saint-André : non la famille dauphinoise illustrée par le maréchal d'Albon de Saint-André, un des clients de Pierre, mais la famille languedocienne, alliée aux Lescot par le mariage en 1530 de François de Saint-André avec Marie de Quetteville, fille de Guillemette Lescot, tante de Pierre II. Le père de François avait été nommé chef du conseil de Gênes par Louis XII et en 1509 premier président du parlement de Toulouse, où il succédait au grand-père Dauvet. François a été nommé par Louis XII chancelier des États du roi en Italie et lieutenant de la seigneurie de Gênes. En 1514, il recevait une charge de conseiller au parlement de Paris et en 1535 une charge de président à mortier. Pendant le règne de François Ier, il a été associé par le roi à Robert Dauvet, sieur de Rieux, frère d'Anne, pour mener à bien le lotissement des grands hôtels féodaux de Paris tombés entre les mains du roi par héritage[8]. François de Saint-André ne meurt que le 6 janvier 1571. Il a pu faciliter à Pierre l'accès de l'Italie ; et son frère Martin, évêque de Carcassonne, lui a peut-être passé une commande, nous le verrons. Quant à Jean, fils de François, il était chanoine de Notre-Dame de Paris comme son cousin Pierre II.

Par la célèbre élégie de Ronsard consacrée à Lescot publiée en tête du *Second Livre de poèmes* (1560), on apprend que « dès le berceau » Pierre était « riche en biens temporels » et qu'il était « noble de mœurs et de race ». Il descendait de Guy Lescot anobli par lettre royale du 12 novembre 1388[9]. Mais descendait-il aussi du Pierre Lescot « cagetier », qui se faisait payer le 4 mai 1368 pour avoir posé des grillages à la librairie du Louvre afin d'en mettre les livres à l'abri des oiseaux[10] ? Le généalogiste des Lescot n'a pas retenu dans son étude ce Lescot-là, pourtant parfait homonyme et avant-coureur de l'architecte du Louvre ! L'épitaphe de Pierre portait un blason qui était peut-être fait des armes des Lescot et de celles des Dauvet. On le lit comme suit : aux premier et quatrième, de sable à une tête de chevreuil d'argent, ramée d'or ; aux deuxième et troisième, d'azur à trois rocs d'or, à la bordure de gueules.

Pierre I meurt en 1533. Dans les actes signés à la succession, Pierre II est qualifié de bachelier en droit. Il était visiblement destiné à la carrière de magistrat, à l'exemple de son père et de nombre de ses parents. Mais nous savons par l'élégie de Ronsard qu'il avait une

4 *Lescot 2012*, p. 145.
5 J. Guiffrey, *Histoire générale de Paris. Artistes parisiens du XVIe et du XVIIe siècles*, 1915, n° 429.
6 J. Guiffrey, *op. cit.*, n° 430.
7 J. Guiffrey, *op. cit.*, n° 435.
8 Dom Michel Félibien, *Histoire de la ville de Paris,* t. II, 1725, p. 2023.
9 *Lescot 2012*, p. 21.
10 A. Berty, *Topographie historique du vieux Paris. Région du Louvre et des Tuileries*, t. I, 1868, p. 194, 4 mai 1368.



2. Généalogie de la famille Lescot d'après A. Berty. Il manque, parmi les enfants de Pierre et d'Anne Dauvet, un fils, Guillaume.

vocation incoercible pour les arts du dessin : « Estant à l'escole,/ On ne peut le destin de ton esprit forcer,/ Que toujours avec l'encre on ne te vist tracer/ Quelque belle peinture, et jà, fait géomettre/ Angles, lignes et poincts sur une carte mettre/ Puis, arrivant ton âge au terme de vingts ans,/ Tes esprits courageux ne furent pas contans/ Sans doctement conjoindre avecques la peinture,/ L'art de mathématique et de l'architecture,/ Où tu es tellement avec honneur monté/ Que le siècle ancien est par toy surmonté. »

On ne sait pas comment Pierre s'est formé à l'architecture, qui est une technique avant d'être un art. La plupart des architectes français de la Renaissance, De l'Orme en particulier, sont issus de la profession de bâtisseur. Pour certaines œuvres, Lescot s'est peut-être contenté de donner des dessins à exécuter par quelque maçon. Mais au Louvre, il a assuré la superintendance d'un chantier exceptionnellement important. Peut-être s'est-il formé sur le tas. Quant au style, on songe évidemment au séjour de formation en Italie. Mais les preuves qu'on a cru pouvoir donner que Pierre avait bien fait le voyage ne sont pas convaincantes ; ce qui, bien sûr, ne veut pas dire qu'il ne l'a pas fait ! Nous reviendrons sur cette importante question dans la troisième partie.

Le premier client de Pierre a peut-être été Léon, son frère aîné. La maison familiale de la rue Saint-Honoré étant revenue à Pierre II, Léon s'est fait construire en 1538, dans la proximité de celle-ci, rue de la Monnaie, un « corps d'hôtel » commandé à Pierre Morvan, maître des œuvres de maçonnerie au baillage de Gisors[11]. *Lescot 2012* s'étonne avec raison que l'on ait fait appel à un maçon de Gisors et il l'explique par des relations familiales. Aussi sommes-nous tenté de croire que celui-ci a été choisi pour initier Pierre au métier et que le jeune Lescot aurait pour la première fois en cette occasion donné les plans d'un bâtiment. La reconstruction en 1540 du château de Lissy, revenu à Léon, est

11 *Lescot 2012*, p. 54 et 135.



3. Signature de Pierre Lescot apposée sur un reçu des Célestins du 4 mai 1536.

une œuvre d'une tout autre envergure : on ne peut qu'être irrité de ne pas être parvenu à en reconstituer l'histoire.

Nous pensons pouvoir retenir le cloître du couvent parisien des Célestins, aujourd'hui détruit mais connu par des estampes, comme la première œuvre de Lescot ayant attiré l'attention de la critique. Celle-ci, très admirative de l'œuvre, n'a pourtant retenu que le nom du maçon Pierre Hannon, seul cité dans le contrat de construction de 1539. Ce contrat contient l'obligation de faire la construction à « petits joings », qui est une des marques de la nouvelle école que nous placerons sous le signe de la Pléiade. Aussi avions-nous cité ce cloître dans notre monographie De l'Orme qui fut le théoricien du petit joint ; mais nous y avions opté alors déjà pour une attribution à Lescot. Pourtant nous n'avions pas fait état des relations des Lescot avec les Célestins, que nous ignorions et qui nous donnent pourtant un bel exemple des signatures de Pierre I et de Pierre II (fig. 3).

En 1541, la Renommée vient de son aile toucher Lescot, tandis que des anges se lovent dans les écoinçons du jubé de la collégiale Saint-Germain-l'Auxerrois, la paroisse des Lescot. Si Pierre II est incontestablement l'architecte du jubé, il n'est pas l'auteur de ces anges dont le modèle a été donné par Laurens Regnaudin, Lorenzo Naldini un Florentin du chantier de Fontainebleau, un collaborateur de Primatice cité par Vasari. De ce jubé, il ne reste, outre les reliefs de Jean Goujon conservés au Louvre, qu'un dessin qui ne peut être, nous le prouverons, qu'un projet à échelle réduite fait pour être montré et probablement autographe, à moins que Lescot ait eu déjà, comme les grands architectes français du XVII^e^ siècle, des collaborateurs dans les fonctions de dessinateur, ce qui est très improbable. Le jubé passe pour le lieu de la première collaboration de Lescot et de Goujon. Nous avancerons l'hypothèse, fragile il est vrai, d'une collaboration antérieure pour l'évêque de Carcassonne, Martin de Saint-André. Si cette hypothèse s'effondrait, il faudrait encore expliquer pourquoi le jubé et son décor sculpté n'étaient pas homogènes.

L'étroite collaboration de Lescot et de Goujon va durablement poser la question de leurs rôles respectifs. Il nous paraît difficile de faire de Lescot le créateur du style Goujon, si particulier, en faisant seulement valoir que, avec les anges des écoinçons, le style Goujon était apparu sur le jubé dès 1542, c'est-à-dire avant que Goujon lui-même n'intervienne en 1544. Ces anges ne sont connus que par le dessin de Lescot qui les préfigure seulement et l'on ne peut juger de leur qualité puisqu'ils ont été détruits. Il est vrai que le jubé de Saint-Germain-l'Auxerrois a été la première manifestation connue de ce style, si différent de celui que pratiquait le Goujon de Normandie dont il n'est pas encore démontré que c'est déjà celui du jubé. Mais il n'est pas interdit de voir en celui-ci l'éclosion *sui generis* d'un génie de la main, qui a fait ses classes en Normandie et qui, d'ailleurs, a su

Toy, l'Escot, dont le nom jusques aux astres vole,
As pareil naturel : car estant à l'escole,
On ne peut le destin de ton esprit forcer,
Que toujours avec l'encre on ne te vist tracer
Quelque belle peinture, et jà, fait géomettre,
Angles, lignes et poincts sur une carte mettre.
Puis, arrivant ton âge au terme de vingts ans,
Tes esprits courageux ne furent pas contans
Sans doctement conjoindre avecques la peinture,
L'art de mathématique et de l'architecture,
Où tu es tellement avec honneur monté
Que le siècle ancien est par toy surmonté.
Car bien que tu sois noble et de mœurs et de race,
Bien que dès le berceau l'abondance te face,
Sans en chercher ailleurs, riche en bien temporel,
Si as-tu franchement suivi ton naturel,
Et tes premiers régens n'ont jamais peu distraire
Ton cœur de ton instinct, pour suivre le contraire.
On a beau d'une perche appuyer les grans bras
D'un arbre qui se plie, il tend tousjours en bas;
La nature ne veut en rien estre forcée,
Mais suivre le destin duquel elle est poussée.
Jadis le roy François, des lettres amateur,
De ton divin esprit premier admirateur,
T'aima pardessus tout : ce ne fut, en son âge,
Peu d'honneur d'estre aymé d'un si grand personnage,
Qui soudain cognoissoit le vice et la vertu,
Quelque déguisement dont l'homme fust vestu.
Henry, qui, après lui, tint le sceptre de France,
Ayant de ta valeur parfaite cognoissance,
Honora ton sçavoir; si bien que ce grand roy
Ne vouloit escouter un autre homme que toy,
Soit disnant et soupant; et te donna la charge
De son Louvre enrichy d'édifice plus large,
Ouvrage somptueux, à fin d'estre monstré.
Il me souvint un jour que ce prince, à la table,
Parlant de ta vertu, comme chose admirable,
Disoit que tu avois de toy-même appris
Et que sur tous aussi tu remportois le pris :
« Comme a faict mon Ronsard, qui, à la poésie,
« Maugré tous ses parens, a mis sa fantaisie. »
Et pour cela tu fis engraver sur le haut
Du Louvre une déesse, à qui jamais ne faut
Le vent à joue enflée, au creux d'une trompette;
Et la monstras au Roy, disant qu'elle estoit faite
Exprès pour figurer la force de mes vers,
Qui, comme vent, portoient son nom vers l'univers.

4. *Élégie* de Ronsard consacrée à Lescot, publiée dans *Le Second Livre des Poèmes* (1560).

s'exprimer sans Lescot, comme en témoigne l'admirable plaque tombale d'André Blondet de Rocquencourt conservée au Louvre.

Le jubé de Saint-Germain-l'Auxerrois, chef-d'œuvre de la nouvelle école et ornement d'une collégiale royale liée au Louvre, a pu convaincre François Ier de commander à Pierre Lescot la modernisation du château royal. Que le roi ait apprécié le jubé, la preuve en est ce prieuré de Savigny en Sancerre ou en Sancerrois, premier bénéfice ecclésiastique reçu par Pierre, dès 1542[12]. Le 2 avril 1546, François Ier signait les lettres patentes nommant Pierre au Louvre : « A notre cher et bien aimé Pierre Lescot, seigneur de Claigny, salut et dilection. [...]. Nous avons délibéré de faire bastir et construire en notre chastel du Louvre un grand corps d'hostel [...] dont nous avons fait faire les dessins et ordonnances par vous, lequel nous avons advisé d'en bailler la totale charge et superintendance ».

Le programme est limité, mais la délégation totale et les dessins déjà exécutés. C'est la vue de ceux-ci qui a dû emporter la décision de François Ier et sans doute encore celle de Henri II, car, à la mort de François Ier le 31 mars 1547 (n. st.), rien de décisif ne devait avoir été engagé sur le chantier. Henri II a donné la superintendance des bâtiments royaux à De l'Orme qui était déjà son architecte, mais il a réservé le Louvre à Lescot comme le feront ses successeurs jusqu'au décès de Pierre. Et le programme, de limité qu'il était, n'a cessé de prendre de l'ampleur. Le choix de Lescot pour cette tâche reste surprenant si on ne l'attribue pas à une forte séduction personnelle faite de culture, de talent et peut-être de beauté physique. En témoigne une fois encore l'élégie de Ronsard (fig. 4 et 5) : « Henri II/ Parlant de ta vertu comme chose admirable/ Disoit que tu avois de toy-mesmes appris/ Et que sur tous aussi tu emportois le pris. »

Le travail au Louvre n'a pas empêché Lescot d'avoir une clientèle privée, trouvée dans l'entourage royal séduit par le prestige du superintendant. Cependant, cette clientèle est restée relativement limitée. Début 1547, Lescot commençait l'hôtel de Jacques des Ligneris, un magistrat de ses cousins, qui avait acquis cinq parcelles dans le lotissement de la culture Sainte-Catherine au Marais, où se concentrait un bel ensemble d'hôtels des années 1540. L'hôtel des Ligneris, plus connu sous le nom de Carnavalet, présentant quelques traits que notre catalogue a permis de dégager, nous croyons pouvoir retenir l'attribution de cette construction à Lescot : celle-ci, qui n'est fondée que sur une tradition incertaine, est parfois contestée. En revanche, les interventions pour Jacques d'Albon de Saint-André, favori de Henri II et maréchal de France, sont fondées sur des actes découverts par Catherine Grodecki, à laquelle l'art français du XVIe siècle doit tant. Ces textes attachent le nom de Lescot à la réalisation du second œuvre de l'hôtel parisien du maréchal en 1549 et d'une importante fabrique dans le parc de son château de Vallery en 1555. Ce n'est que par extrapolation qu'on attribue à Lescot la reconstruction du vieux château lui-même, acquis par le maréchal depuis 1548. Même incertitude en ce qui concerne la célèbre fontaine des Nymphes dite des Saints-Innocents. Seule la contribution de Goujon est ici indiscutable et même la date de la réalisation que l'on donne sans réserve à 1549 est discutable. La reconstruction du château de Fleury-en-Bière pour Cosme Clausse, ministre de Henri II, est commencée en 1550 par Gilles Le Breton, qui meurt en 1552. L'admirable avant-cour est incontestablement l'œuvre de Lescot mais son achèvement est peut-être en partie posthume.

Lescot ne semble pas être intervenu en deux lieux qu'il tenait en commende : le prieuré-cure de Savigny-en-Sancerre, déjà cité, et l'abbaye Notre-Dame de Clermont. Le 7 mars 1542, un arrêt du Parlement condamnait le frère Jehan Rousseau à payer à Pierre les revenus du prieuré-cure de Savigny-en-Sancerre. Le 9 avril 1543, Lescot donnait ce prieuré en location ; le 18 mars 1544, il nommait un procureur au prieuré pour y gérer ses intérêts ; le 9 janvier 1548, il renouvelait le mandat du procureur[13]. Ce prieuré est sûrement

12 *Lescot 2012*, p. 136 et 137.
13 *Lescot 2012*, p. 136-138.





5. Portrait de Ronsard, estampe de Léonard Gaultier (1585).

6. Portrait de De l'Orme publié dans *Le Premier Tome de l'Architecture* (édition de 1576).

identifiable avec celui de la commune de Savigny-en-Sancerre (Cher) ; on n'y remarque aucune intervention du XVIe siècle. Ce sont certainement ses travaux au Louvre qui ont valu à Lescot en 1553 la commende de l'abbaye de Clermont ou Clairmont en Mayenne. Cette abbaye cistercienne, fondée en 1152, a perdu son dernier abbé régulier en 1506. Elle était occupée en partie au XVIe siècle par un locataire laïc avec lequel Lescot est en procès en 1562[14]. Les bâtiments datent pour l'essentiel du XIIe siècle. Une galerie du cloître a été datée du XVIe siècle et attribuée à Lescot sans convaincre[15]. En 1577, celui-ci résiliait cette commende en faveur de son neveu Léon.

La prébende de chanoine qui a fait recevoir Lescot par le chapitre de la cathédrale de Paris le 31 décembre 1554[16] doit lui venir également de ses travaux au Louvre. Le 7 août 1556, il obtient du chapitre l'autorisation de porter la barbe[17], comme la portent ceux qui ont une fonction auprès du roi, tel De l'Orme (fig. 6). La demande contient mention d'une mission à Rome pour le roi. Jules Guiffrey, à qui nous devons la publication de tous les actes concernant Lescot contenus dans les archives canoniales, croit que la mission reste à faire en 1556 et que, s'il a fallu une bonne année pour obtenir l'autorisation du chapitre, c'est que celui-ci n'a pas accordé facilement cette dérogation à l'obligation pour un chanoine d'être imberbe. Il y a une explication plus vraisemblable : la mission ne serait plus à faire en 1556 ; elle aurait été faite en 1555. Rien ne s'oppose à cette hypothèse. Lescot n'est signalé ni au Louvre ni aux réunions du chapitre cette année-là.

Dans l'acte de Henri II du 4 décembre 1553 donnant l'abbaye de Clermont à Lescot, ce dernier est qualifié de prévôt de l'église collégiale Saint-Nicolas-du-Louvre[18]. Cette collégiale a été fondée par Jean Du Bellay, évêque de Paris, en 1541. Elle était formée de dix chanoines placés sous l'autorité d'un prévôt. Lescot était ce prévôt en 1553 : depuis combien de temps ? Le couvent était situé rue Saint-Thomas-du-Louvre, dans le quartier qui sera

14 *Lescot 2012*, p. 141-143.
15 G. Picquenard, « Abbaye de Clermont », *Congrès archéologique*, 1961, p. 328-333.
16 J. Guiffrey, *op. cit.*, n° 401.
17 J. Guiffrey, *op. cit.*, n° 402.
18 *Lescot 2012*, p. 97.

sacrifié à la réunion du Louvre aux Tuileries ; il était au premier rang des destructions à faire étant voisin des communs du château. La nomination de Lescot préparait-elle cette opération ?

Le 5 avril 1570, Lescot était ordonné prêtre par l'évêque d'Avranches[19]. Depuis 1554, il était qualifié de conseiller et aumônier ordinaire du roi et, à partir de 1556, de révérend père en Dieu dans les actes concernant le Louvre : ce sont sans doute les dates de la collation des ordres mineurs qui précèdent la prêtrise. Le titre d'aumônier indique que Lescot fait partie de la Chapelle royale, qui n'est guère plus qu'une liste sur laquelle sont inscrites les personnes en attente de bénéfices ecclésiastiques. Le dernier bénéfice reçu est une prébende de chanoine de la collégiale Saint-Germain-l'Auxerrois. J. Guiffrey, qui avait relevé cette nomination de 1572, s'était refusé à reconnaître en ce Pierre Lescot, « prêtre du diocèse de Paris », l'auteur du jubé, tant ce retour lui paraissait invraisemblable[20]. C'était pourtant, n'en doutons pas, l'auteur du jubé : il aura hérité de la prébende que Guillaume, son frère prêtre, mort en 1557, avait lui-même hérité de leur oncle Jacques Chevrier. Pierre a donc rassemblé sur sa personne les canonicats de la collégiale et de la cathédrale, préfigurant la réunion du premier au second qui sera fatal au jubé deux siècles plus tard.

Pierre Lescot est mort dans le lit de sa maison canoniale le 11 septembre 1578 vers 4 heures de l'après-midi[21]. Il était malade depuis le début de l'année. Le 18 avril, il avait reçu les sacrements chez lui[22]. Le 17 juin, il avait dicté devant notaire son testament. Celui-ci est peu instructif et même trompeur, car une partie des biens ont été transmis entre vifs[23]. Le 12 septembre, il est inhumé dans la chapelle Saint-Ferréol, deuxième chapelle rayonnante de la cathédrale[24]. La plaque funéraire posée par le neveu Léon a été sacrifiée aux travaux d'embellissement du chœur menés au XVIII^e siècle. En 1579, un droit de lit appartenant à Lescot, qui pouvait s'y faire hospitalier, était rendu à l'Hôtel-Dieu[25].

On sait peu de chose du mobilier ayant appartenu à Lescot. Le 28 août 1562, à une demande du roi adressée à tous ses sujets, il avait porté sa vaisselle d'argent à l'hôtel des Monnaies pour qu'elle soit fondue[26]. Un jugement du 18 septembre 1579 obligeait son neveu Léon à rendre à Pierre III, son frère, le mobilier du défunt provenant pour partie de l'hôtel du faubourg Saint-Jacques. L'hôtel était revenu à Léon, qui avait gardé indûment ce mobilier revenant à Pierre. La liste que contient le jugement n'est pas sans intérêt : « Deux pièces de tapisserie de cuir doré, ung lict de plume, une espinette, une basse-contre de violle, ung dessus de vyolle, une haulte-contre de viollon, les quatre parties des livres de musicque, les livres de Sainct Augustin de la Cité de Dieu, Bodin, les Predictions et Eclipses de Lernicius, ung missel, ung grand bréviaire à l'usage de Paris ». La part revenant au demandeur dans ce procès comprenait aussi « la moictié des livres, tableaux, paintures, medalles, pourtraictz, antiquitez [...] et autres choses semblables qui se trouveront tant en la maison où se tenoit led. deffunct sr de Clagny que aultres lieux ayant appartenu aud. deffunct ».

Le nombre des instruments révèle probablement une pratique de la musique qui complète le portrait de l'artiste qu'était Pierre II. La présence du livre de Jean Bodin s'explique probablement par une relation personnelle avec le magistrat et polygraphe Jean Bodin, que nous citerons comme témoin de l'activité du même artiste comme peintre.

19 J. Guiffrey, *op. cit.*, n° 411.
20 J. Guiffrey, *op. cit.*, p. 191, note 1.
21 J. Guiffrey, « Philibert Delorme et Pierre Lescot. La date de leur mort », *Nouvelles archives de l'art français,* 1893, p. 129-141.
22 J. Guiffrey, *op. cit.*, n° 416.
23 Le testament de Pierre Lescot a été publié par P. Bonassieux dans *Le château de Clagny*, 1881.
24 J. Guiffrey, *op. cit.*, n° 425.
25 J. Guiffrey, article des *Nouvelles archives* déjà cité.
26 *Lescot 2012*, p. 143.